

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 francs. Abonnement annuel: 72 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

L'histoire vécue

«Ça ne s'est pas passé comme ça!» fut la réaction de nombreux Suisses qui avaient vécu la guerre, quand ils prirent connaissance des premiers travaux de la «Commission indépendante d'experts» (CIE) travaillant sous la présidence du professeur Jean-François Bergier. Mais voilà, cette commission avait précisément exclu les témoignages directs de son champ de travail. Une lettre au Conseil fédéral du «Groupe de Travail Histoire Vécue», proposant la désignation d'un comité consultatif composé de témoins de l'époque, n'eut même pas l'honneur d'un accusé de réception.

Ce groupe s'était constitué en 1998, soit deux ans après la CIE, dans le but de rectifier et de compléter certaines affirmations discutables voire carrément fausses du *Rapport Bergier*. Il abattit en dix ans un travail considérable, organisa de nombreuses interventions publiques, communiqués, articles, conférences de presse, et publia pas moins de trois ouvrages chez Cabédita, *La Suisse face au chantage en 2002*, *La Suisse au pilori? en 2005* et *Guerre et neutralité – Les neutres face à Hitler en 2008*. Nos lecteurs se rappellent les articles que *La Nation* leur a consacrés.

L'historien moderne, féru d'exactitude et d'authenticité, se méfie des témoignages oraux. Il préfère les documents écrits. Il n'a pas entièrement tort, car la mémoire individuelle est d'un usage délicat. Même honnête et lucide, elle n'est qu'un point de vue particulier sur les choses. Le témoin voit et juge avec ses lunettes. Surtout, la mémoire bouge. Elle se reconstitue continuellement. Elle intègre des éléments nouveaux. J'ai vu des personnes de bonne foi s'attribuer toutes deux la paternité du même bon mot. Peut-être aussi, sur les thèmes controversés, les historiens ont-ils peur de se faire duper par de beaux parleurs intéressés à valoriser ou à occulter l'un ou l'autre aspect de la période incrimi-

née. C'est ainsi que dans sa thèse sur la Ligue vaudoise, M. Butikofer n'a pas recouru aux témoignages oraux qu'aurait pu donner certains de nos membres. Nous l'avons regretté, pensant notamment à tout ce que Pierre Bolomey, qui avait consacré une année à plein temps au *Grütli*, aurait pu raconter.

Un spécialiste du Moyen Age vaudois qui recevrait miraculeusement la visite de Pierre de Savoie, de ses compagnons et de quelques soldats éviterait-il, par crainte d'une fraude possible du «Petit Charlemagne», de lui demander quels étaient ses mobiles d'action, sa conception du pouvoir et de la justice, l'image qu'il se faisait de l'avenir des terres qu'il avait rassemblées en territoire? Le témoignage oral est peut-être moins fiable que le document écrit. De là à s'en priver purement et simplement, il y a un pas qu'un historien ne devrait pas franchir. Il suffirait qu'il restitue ces témoignages séparément, avec les précautions qu'observent les tribunaux dans ce domaine.

L'écrit offre-t-il d'ailleurs une assurance d'authenticité? Un texte, même écrit sans intention de tromper, peut avoir été rédigé sous l'effet de la colère ou sur la base de faux renseignements. Recopié et répandu dans la nature, n'en prendra-t-il pas, aux yeux de la population, un aspect d'authenticité?

La méfiance ne s'impose pas moins en ce qui concerne les textes authentiques, non en eux-mêmes, certes, mais dans leur interprétation. L'idéologie peut se frayer un chemin à travers la mise en valeur de certains faits, la mise au rancart de certains autres, les raccourcis, les développements, les allusions suspicieuses, les petites phrases assassines qui orientent le sentiment du lecteur. Pensons à M. Bergier lors de la présentation de son *Rapport* à la presse: «C'est dans ce sens que nous devons maintenir l'affirmation peut-être provocante dans la forme mais conforme à la réa-

lité: la politique de nos autorités a contribué à la réalisation de l'objectif nazi le plus atroce: l'Holocauste.»

Et si, en l'occurrence, le refus des témoignages s'expliquait par la crainte de la CIE de voir mise à mal une de ses idées directrices, celle d'une division morale profonde entre une population suisse saine mais ignorante et ses dirigeants lâches et corrompus?

Le Groupe de Travail a été mal reçu par l'officialité. Il n'y a eu pour lui ni subventions, ni salaires faramineux, ni éloges médiatiques, ni cocktails et petits fours. On a daubé sur l'âge de ces «vieillards en voie de disparition», on a fait traîner des soupçons sur leur extrémisme de droite, voire leur antisémitisme. Ainsi, dans un texte *Commission d'experts et «Histoire vécue»: une forme helvétique d'instrumentalisation des témoins*¹, un M. Charles Heimberg juge que «l'appel aux témoins [...] sert à l'évidence la cause d'un refus de la critique historique et vise à prolonger cette chape de plomb qui avait longtemps prévalu dans le regard de la Suisse sur son propre passé et sur l'attitude de ses diverses élites face au national-socialisme». (Quel style: prolonger une chape de plomb qui prévaut dans un regard!) Il reproche à leur démarche de n'être «en aucun cas [...] une démarche rigoureuse d'histoire orale». Aveuglement idéologique, ce «formateur en didactique de l'histoire» est quant à lui certain d'être impartial!

Boudées par les politiciens et les historiens de cour, les publications que le Groupe de Travail a patronnées et toutes celles qui sont allées dans le même sens ont connu un franc succès de librairie. Notre Cahier *Les conditions de la survie*, dirigé et préfacé par M. Jean-Philippe Chenaux², a été épuisé en quelques semaines et réédité. Serait-ce que la thèse de la CIE d'une division de la Suisse entre une population saine et des autorités faibles correspond finalement à la réalité?

Après l'affaire des fonds en déshérence et avant celle du secret bancaire, le Rapport Bergier est l'un des rouages de la machine à démolir la Suisse.

Le Conseil fédéral des années de guerre a peut-être louvoyé assez large, mais dans la tempête il a gardé le cap, qui était la préservation du territoire et de l'indépendance de la Confédération. Le Conseil fédéral des années nonante, qui a commandé et payé le Rapport Bergier, qui en a publié les conclusions sans toutefois oser prendre position sur leur pertinence, a louvoyé au moins autant que son prédécesseur. Mais lui n'a fait que cela.

La capacité de nuire du *Rapport Bergier* reste importante. On en a tiré un *digest* destiné aux écoliers, qui continuera à répandre une interprétation gauchisme-marxiste du passé récent de la Suisse. On peut espérer qu'à plus long terme, ce monstre froid connaîtra lui aussi les feux de la critique. Alors, les documents et témoignages réunis par les membres du Groupe de Travail, leurs publications et celles qui ont visé le même but, sans parler des plus de mille heures de témoignages audio-visuels réunis dans l'opération *Archimob*³, prendront toute leur valeur. Nous leur devons, la Suisse leur doit une grande reconnaissance.

OLIVIER DELACRÉTAZ

¹ Heimberg, Charles, *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz / Driemaandelijks tijdschrift van de Stichting Auschwitz*, Bruxelles, Fondation Auschwitz, N° 90, janvier-mars 2006, pp. 55-62.

² Les collaborateurs de cet ouvrage étaient MM. Marc-André Charguéraud, Jean-Philippe Chenaux, Pierre Flückiger, Olivier Grivat, Carlo S. F. Jagmetti, Jean-Christian Lambelet, Jean-Jacques Langendorf, Philippe Marguerat, Eric Werner, Bernard Wicht et le soussigné.

³ Voir le site www.archimob.ch/f/ausstellung.html

English service at Verbier

Ces dernières semaines, un goût peut-être trop prononcé pour la poudre blanche (celle des pistes, pas celle, frelatée, que l'on consomme dans les appartements des Diablerets), nous a amené à fréquenter le culte vespéral en langue anglaise dans une station des Alpes dont c'est la langue principale.

Chaque quinzaine, c'est un nouveau ministre qui vient d'Albion pour célébrer l'office et, naturellement, recevoir les ouailles pour un *afternoon tea* dans le chalet mis à sa disposition pendant ses vacances.

Un pasteur passager, une communauté lâche composée de quelques exilés à l'année et de touristes, on pouvait

craindre une disparité, une déliquescence dans le déroulement du service divin. Diversité il y a entre le ministre d'une petite ville bourgeoise, amateur d'hymnes luthériens et réformés (*Reste avec nous*) et le révérend des *suburbs* londonniennes, col romain au cou et guitare en bandoulière accompagnant des chants du Réveil et des *JEM*. Pourtant, les différents services vécus témoignaient d'une unité et d'une continuité remarquables. Un petit dépliant donne un ordre du culte simple suivant un déroulement traditionnel; la prédication, sur des tons différents, est biblique et pratique laissant à chacun (même celui qui n'en

comprend qu'un mot sur deux) un message à réfléchir.

Sur ce squelette sobre, les fidèles de diverses traditions et communautés peuvent se rattacher, trouvant sans doute quelque similitude avec ce qu'ils connaissent, et déjà lors de la seconde participation, ils sont en terrain connu, n'étant plus perturbés par le déroulement du service. Cette ossature laisse de la place pour la sensibilité de l'officiant; elle ne surcharge pas le culte qui dure une petite heure (avec plus d'un quart pour la prédication!). Cette liturgie est aussi une marque d'unité ecclésiale pour cette communauté d'exilés reçus dans la chapelle protestante du

lieu; même le sherry et le pain toast prennent le goût du Sang et du Corps du Christ!

L'Eglise d'Angleterre, souvent considérée comme un lien entre les Eglises romaine et réformée, nous a manifesté que la liturgie, si elle est simple, authentique et stable, donne une trame solide guidant le fidèle et sur laquelle l'officiant peut tisser selon son inclination et son auditoire, pour tenir compte des circonstances.

L'ivresse des cimes ne mène pas uniquement aux paradis artificiels!

OLIVIER KLUNGE

L'islam en Suisse et dans le Canton de Vaud

Actes du séminaire 2009 de la Ligue vaudoise (deuxième partie)

L'orthodoxie voilée de Tariq Ramadan

Le premier exposé de cette seconde séance consacrée à l'islam en Suisse et dans le Canton de Vaud commence par un avertissement: «Méfiez-vous du titre!» De quelle orthodoxie parle-t-on ici? Sous quel voile se dissimule-t-elle? Avant de répondre, Jacques Perrin, rédacteur depuis des décennies à *La Nation*, examinera de près la pensée du plus médiatique des intellectuels musulmans de nationalité suisse, le très «sulfureux», selon certains journalistes en mal d'originalité, Tariq Ramadan.

D'origine égyptienne, Ramadan est né en 1962, a enseigné dans divers pays, dont la Suisse, à un niveau universitaire, travaillerait actuellement en Angleterre sur mandat du gouvernement à une meilleure intégration des musulmans, en plus d'enseigner l'islamologie à Oxford. Personnage controversé chez nous, notamment pour ses discours qualifiés de «séducteurs» et démagogiques, il est l'auteur de plusieurs livres imposants dans lesquels il expose sa conception de l'islam, de l'avenir de celui-ci, lié étroitement, selon lui, à l'avenir de l'Occident. A partir notamment d'une lecture des ouvrages intitulés *Les Musulmans d'Occident et l'Avenir de l'Islam*, paru en 2003, et *Islam, la réforme radicale, éthique et libération*, paru l'an passé, le conférencier exposera dans un premier temps les fondements de la pensée de Ramadan, la critiquera sur un certain nombre de points. Il abordera ensuite quelques problèmes particuliers, dont celui de la relation entre le temporel et le spirituel, entre la nationalité et la religion: selon Tariq Ramadan, un musulman est-il d'abord musulman ou citoyen de la nation où il s'est établi? Enfin, comment Ramadan aborde-t-il le problème de la construction des minarets dans un pays où la religion musulmane n'est pas dominante?

Ce qui frappe d'abord dans les ouvrages cités ci-dessus, selon Jacques Perrin, c'est «la modernité des expres-

sions utilisées, très marquées par la langue de coton médiatique». Une langue «de coton», parce que faite d'un vocabulaire de notions vagues, molles, racoleuses: de «l'esprit d'ouverture» à «l'enrichissement mutuel», en passant par «les grands défis», Ramadan semble maîtriser la vulgate contemporaine du journaliste moyen. Au delà de cet aspect, la pensée de l'intellectuel genevois n'est pas toujours sans ambiguïté, ce qui peut s'expliquer par une intention de se concilier différents partis: une langue floue, évasive, a l'avantage d'être englobante.

Tariq Ramadan apparaît dans ses livres comme un musulman croyant, raisonnable, en particulier sur les sujets qui fâchent tels que le port du voile, la lapidation ou la charia. Une idée centrale qu'il défend est celle d'un double changement radical, qui permettra l'avènement d'un «autre monde» idéal et pacifique: la société occidentale et l'islam doivent semblablement passer par une réforme profonde. Plus précisément, c'est un islam revu, transformé, qui rendra possible la transformation de l'Occident. En effet, le message islamique originel, débarrassé à la fois des lectures littéralistes du Coran et des pressions que l'occidentalisation du monde fait peser sur lui, peut libérer le monde, régénérer moralement l'Occident en particulier, miné par l'individualisme, le productivisme et le progrès inhumain.

Comment parvenir à cette transformation générale du monde, des hommes et de la religion? Ramadan s'adresse aux musulmans d'Occident, à qui revient la tâche d'amorcer la réforme. Ceux-ci doivent renoncer définitivement à leur culture d'origine, ne plus se considérer comme des Pakistanais, des Turcs ou des Marocains en exil; ils doivent «changer d'habit» en adoptant la nationalité du pays où ils vivent. Ce qu'il ne faudrait pas comprendre comme une assimilation: les

musulmans doivent, selon les termes de Tariq Ramadan, «normaliser leur présence sans la banaliser». Le droit musulman et le droit occidental peuvent cohabiter, avant que l'éthique sous-jacente au droit musulman ne renouvelle l'éthique occidentale. L'Occident apparaît ainsi, dans l'esprit visionnaire de Ramadan, comme une terre promise à la fois pour les musulmans et pour la société occidentale elle-même.

Dans la seconde partie de son exposé, Jacques Perrin a montré comment Tariq Ramadan répondait à quelques questions que nous estimons importantes au sujet de l'islam en Suisse et dans le Canton de Vaud. Est-on un musulman vivant en Occident ou un occidental musulman? Alors que nous pensons que l'appartenance nationale et l'identité religieuse peuvent entrer en conflit, Ramadan juge que c'est un faux problème, parce que la foi et la nationalité appartiennent à des sphères tellement différentes et éloignées qu'elles ne pourront jamais se heurter. L'identité musulmane est, selon ses termes, «essentielle, fondamentale, première et primordiale». Quant à la nationalité, il la décrit comme le rapport d'un homme à ses concitoyens par référence à une constitution abstraite et à un espace non moins abstrait, suivant en cela la conception moderne de la relation entre le citoyen et la nation. Autrement dit, la nationalité est accessoire. D'où s'ensuit que, pour Ramadan, la communauté nationale est bien inférieure en importance à la communauté de foi, et qu'on ne peut en aucune manière, aujourd'hui, se réclamer de la communauté nationale pour interdire l'expression de principes appartenant à telle ou telle communauté de foi. Les sociétés occidentales ne sont plus homogènes, il n'y a plus de nations à proprement parler. Ce qu'il reste, ce sont des communautés de foi égales vivant dans un même espace.

Des précédentes affirmations, on pourrait déduire sans peine que Tariq

Ramadan ne voit pas d'obstacles à la construction de minarets sur notre sol. Conscient toutefois des réactions d'hostilité que provoquerait en Occident l'érection de ce symbole, associé à l'histoire conquérante de l'islam, Ramadan appelle de ses vœux «un supplément de créativité plutôt qu'un isolement et un enfermement dans des expressions et des esthétiques uniquement orientales». Imagine-t-il par là une architecture de mosquée sans minarets? Il envisage en tout cas un nouveau symbole, qui pourrait être celui de l'islam régénéré par la réforme dont il a été question, et qui cohabiterait pacifiquement avec les symboles des sociétés occidentales.

A quelle orthodoxie la pensée de Tariq Ramadan est-elle conforme? Il est possible maintenant de répondre. Une certaine pensée moderne affirme que les nations sont dépassées, et que la politique ne peut se faire désormais qu'à l'échelle internationale. S'il est vrai que cette idée, qui s'inscrit dans une vision progressiste de l'homme et des sociétés, est élevée au rang d'un dogme religieux, Tariq Ramadan est parfaitement orthodoxe. Il apparaît en effet comme un vrai internationaliste et un vrai altermondialiste, qui pense qu'un autre monde est possible, transnational, meilleur grâce à une éthique musulmane revue en profondeur, plus proche de la source coranique. Musulman croyant, il se définit néanmoins d'abord comme un Européen: «Je suis un Européen de confession musulmane», a-t-il déclaré. Enfin, il apparaît que son orthodoxie n'est pas voilée: l'islam de Ramadan ne masque pas sa pensée internationaliste, il est l'autre face d'une même médaille, il est le fondement de celle-ci. Pensée internationaliste, conclut Jacques Perrin, que nous continuerons de combattre, qu'elle soit islamique ou non.

BENOÎT MEISTER

Une religion conquérante?

«Comment parler de l'islam et des musulmans, c'est-à-dire d'un milliard, trois cent millions d'individus, et d'une histoire vieille de treize siècles sur trois continents?» Revenir à un texte fondateur, directement inspiré du Coran et de la Sunna, le *jihad*; exposer la conception religieuse qu'il contient, et la conception politique qui en découle; montrer en particulier les types de relations que la conception politique envisage entre les musulmans et les non-musulmans: voilà le parcours que Madame Bat Ye'or se propose de suivre pour le second exposé de la soirée. Bat Ye'or est historienne, auteur de nombreux ouvrages traduits en plusieurs langues, dont *Les dhimmis: juifs et chrétiens sous l'islam*, elle a travaillé en particulier sur un type de relation entre musulmans et infidèles, la *dhimmitude*, dont il sera question plus tard.

L'islam est-il une religion conquérante? L'étude de l'histoire, puis de la doctrine du *jihad*, nous fourniront la réponse. Des extraits de chroniques, que la conférencière prend le temps de nous lire, décrivent la conduite des premiers musulmans à l'égard des peuples qu'ils envahissent, juifs, chrétiens, mais aussi hindouistes et bouddhistes: massacres, pillages, incendies, mises en esclavage qui ne sont certes pas, dans l'histoire,

l'apanage des armées islamiques. Nous sommes en l'an 640; les Arabes, après avoir islamisé toute l'Arabie et avoir chassé du Hedjaz tous ses habitants juifs et chrétiens, se lancent à la conquête des provinces chrétiennes de la Méditerranée orientale, la Syrie, la Palestine, l'Égypte et l'Afrique du Nord; il remonteront jusqu'en Espagne et ne s'arrêteront qu'à Poitiers en 732. Puis à partir des neuvième et dixième siècles, nous assistons à une deuxième vague d'islamisation: des milices d'esclaves turques, islamisées lors de la première vague d'invasions, établissent des émirats dans l'Anatolie byzantine par un processus qui débute – il n'est pas inutile de le souligner – par l'immigration de ces mêmes milices. L'empire byzantin sera ensuite détruit, la Bulgarie, la Serbie, la Croatie, l'Albanie, la Pologne et la Hongrie seront conquises. Voilà qui donne quelque idée de la taille de l'empire que les musulmans se sont constitués au cours de l'histoire, en Europe seulement.

Ne pourrions-nous pas nous arrêter là? L'histoire ne nous démontre-t-elle pas clairement que l'islam est une religion conquérante? Faut-il penser que la dimension conquérante de l'islam était accessoire et n'existe plus dans notre monde éclairé? On peut répondre immédiatement à cette dernière question: si

l'on se base sur les affirmations du fondateur de mouvement des Frères musulmans, Hassan al Banna, ou sur l'étude (publiée en 1996) de l'actuel vice-président de ce même mouvement, on constate que le passé conquérant ne fait pas l'objet de repentances particulières à l'occidentale. Mais le mot de conquête n'est pas celui qui prévaut dans la perspective islamique. Comment les invasions passées apparaissent-elles alors aux yeux des juristes et théologiens musulmans?

Il faut remonter à l'idéologie qui a soutenu «l'immense épopée», selon les termes de Bat Ye'or, dont elle vient de donner un aperçu; il faut revenir au *jihad*. On désigne par ce terme à la fois la conception totalisante juridico-théologique et le livre qui l'exprime, livre qui est aussi un traité de guerre exhaustif, et qui légifère à ce titre sur tous les types de relations qui peuvent exister entre les musulmans et les non-musulmans. Il se base sur le Coran et les hadiths, qui sont les paroles et les actes attribués au prophète Mahomet, dont le recueil constitue la *Sunna*, les *Traditions*. Son universalité a été proclamée dès les débuts de l'islam, en tant que mission de Mahomet. Avant d'examiner ce que dit le *jihad* à propos des relations avec les non-musulmans, la conférencière signale

qu'un nombre considérable de livres traitant du *jihad* ont été publiés ces dernières décennies. Elle ajoute cet avertissement: «Le public occidental est par conséquent bien outillé pour connaître et anticiper les conflits majeurs du XXI^e siècle.»

Les infidèles entrent dans trois catégories. Il y a ceux qui s'opposent par les armes à la conversion à l'islam ou à la cession de leur territoire; ce sont les *harbis*; ils vivent dans le *dar al-harb*, région dans laquelle la guerre est obligatoire aussi longtemps que ses habitants refusent de reconnaître la souveraineté de l'islam. La deuxième catégorie est formée par ceux qui appartiennent au pays de la trêve, le *dar al-suhl*; le décret de ce régime particulier peut être motivé par deux raisons: soit les musulmans sont trop faibles pour remporter une victoire, soit les infidèles monnaient par le tribut la cessation des hostilités. Ces derniers sont également tenus de ne pas enrayer la progression de l'islam dans leur pays, ils doivent par exemple accepter la construction de mosquées chez eux. Enfin, il y a ceux qui se sont rendus aux armées musulmanes et ont obtenu la paix par la cession de leur territoire. Ceux-là sont les *dhimmis*, les protégés contre les

→ (Suite en page 3)

La descendance de Darwin

Cette année 2009 fête les deux cents ans de la naissance de Darwin et les cent cinquante ans de la publication de *L'Origine des espèces*, oeuvre qu'une opinion générale associe à celles de Copernic et de Freud. Tous trois sont considérés comme ayant détrôné l'homme de la place qu'il occupait au sommet et à la fin de la création, à la pointe du perfectionnement et dans la préférence divine, étant créé «à l'image de Dieu».

Une année après la mort de Darwin, un grand débat eut lieu à Oxford, sur le sujet: «L'homme descend-il du singe?» (termes que Darwin lui-même n'a jamais utilisés, mais qui montrent bien ce qui a rapidement éveillé une opposition). Et c'est dès les années 1860 déjà que sont nés des mouvements créationnistes, en réaction contre l'idée de l'évolution, de l'origine animale de l'homme.

La *RSR-Espace 2* a consacré cinq émissions à ce sujet, avec des personnalités d'opinions favorables ou adversaires du «darwinisme».

Les hommes de sciences, biologistes principalement, sont persuadés par les observations faites déjà du temps de Darwin: la parenté extérieure des espèces entre elles, la similitude macroscopique des organes, des fonctions vitales; et la science actuelle, au niveau microscopique des cellules et des molécules chimiques, a montré un élément de base de la construction moléculaire (l'ADN) qui se trouve être le même dans l'ensemble du vivant, végétal et animal – et humain naturellement – du plus infime organisme unicellulaire, des bactéries, jusqu'aux grands animaux terrestres ou marins. Tout cela constitue des arguments forts en faveur de l'unité originelle des espèces, à l'image du grand arbre de la vie, où comme sur un arbre généalogique, chaque représentant d'une espèce a sa branche, sa place, le tronc figurant l'unité d'origine, les branches le lien d'ascendance-descendance entre les espèces.

L'évolution qui se remarque d'une génération à la suivante, et plus encore sur un grand laps de temps, s'observe aussi au niveau microscopique: l'arrangement des groupes d'atomes de l'ADN varie sans que nous connaissions la cause de ce changement: il paraît aussi aléatoire que l'émission d'électrons par les corps radioactifs; peut-être est-il induit par cette radioactivité. Cela permet à certains scientifiques d'en conclure que l'évolution des espèces est guidée par le hasard, comme la venue de l'homme sur la terre; selon la formule d'Elisabeth de

Fontenay, «l'émergence de l'être humain est contingente, aveugle et tardive». Nous sommes le résultat, non d'une volonté, d'un projet, mais d'un coup de dés obscur; notre corps se comprend par tous les corps animaux qui l'ont précédé; mais notre esprit, d'une nature bien différente des facultés des autres espèces? C'est ici que des scientifiques donnent une réponse qui paraît purement verbale: l'évolution de notre cerveau l'a «complexifié», un peu comme un moteur à quoi on a ajouté quelques rouages supplémentaires et qui, de ce fait, accomplit des travaux qu'il ne pouvait pas faire auparavant.

Mais les biologistes vont encore plus loin: certains traits de caractère proprement humains, comme la générosité, la sensibilité, la compassion aux douleurs d'autrui, ont des ébauches d'existence dans la psychologie animale. Le bioéthicien Alex Mauron, dans un article du *Temps* (6.2.2009), pose la question: «Y a-t-il une généalogie de la morale commune aux humains et aux animaux, et quelles sont les propriétés morales qui sont concernées par l'héritage humain?» pour conclure que les neurosciences et les sciences du comportement animal font comprendre comment la sélection naturelle est non seulement compatible avec diverses formes d'altruisme, mais contribue à les expliquer. Mme de Fontenay va encore au-delà et nous parle d'une école de scientifiques et de philosophes qui sont prêts à abandonner toutes les sciences morales, la sociologie, la psychologie, le droit, devenues obsolètes, car les sciences positives de l'étude du cerveau font de tels progrès qu'elles les remplaceront bientôt. On rêve en fait de supprimer le subjectif, le sujet, par des effets objectifs, mesurables, de supprimer «la différence, la séparation essentielle entre des êtres que, de l'extérieur, nous appelons "il", "elle", mais qui, de l'intérieur, se ressentent et se nomment comme des "je"». C'est à quoi Paul Ricoeur répondait: «Ce n'est pas dans votre champ que l'on sait ce que signifie évaluer ou normer.» Il y manque le sens du bien et du mal moral, la liberté du jugement qui n'est pas compatible avec un asservissement au déterminisme de l'évolution, il y manque (en théorie, bien sûr, car la réalité corrige bien des erreurs théoriques) une appréciation de la beauté qui est contemplation, réception d'un message mystérieux, comme le dit souvent Jünger dans ses *Journaux*: «Un fumet exquis s'élève des plates-bandes. Cela aussi est

langage, et c'est miracle de voir la plante, au moment de sa plus grande force et de sa suprême plénitude, et aussi de son plus profond bonheur, dans une nuit paisible du printemps, rompre son silence et se mettre à répandre alentour son secret. Là encore, il y a de la puissance, une sollicitation muette à laquelle on ne peut résister.»

Les poètes réclament une issue à l'enfermement déterministe de la science; les créationnistes l'ont déjà revendiquée depuis Darwin. La confrontation entre partisans et adversaires n'est pas toujours facile. Jacques Dubochet, qui fut professeur de biologie à l'Unil, accueille volontiers de telles discussions, mais affiche une réticence bienveillante à l'égard des fondamentalistes, car «nous devons nous entendre pour le bien de nos enfants, de tout le monde, même si quelquefois ça nous donne des grattes!» De façon générale, on voit des scientifiques, de convictions créationnistes, tel Jacques Arnoud, dominicain, de Paris, ou Otto Schäfer, théologien réformé, attaché à la FEPS comme chargé d'éthique, critiquer les positions trop enfermées dans une lecture fondamentaliste de la Bible, au lieu de s'ouvrir, d'écouter d'autres vérités, et de discerner leur valeur, le niveau où elles se situent. Ce fondamentalisme fut le propre des premiers créationnistes, du temps de Darwin: on bouleversait toute leur représentation du monde, et ils trouvaient refuge dans un retour aux interprétations littérales de la Bible, qui leur étaient familières. Ce créationnisme, tout en ayant encore des adeptes, principalement aux Etats-Unis (où l'on a construit, par exemple, des musées de la création montrant Adam et Eve batifolant dans les piscines du Paradis, avec des dinosaures à l'arrière-plan), a changé au cours des temps; son dernier avatar est ce qui est appelé *l'Intelligent design*: le Créateur n'est plus un Horloger réglant son mécanisme au départ et le laissant à lui-même, mais un *Intelligent Designer*, un planificateur qui dirige l'évolution en proposant des plans.

Il faut faire encore une place ici à des fondamentalistes de la catastrophe, qui s'emparent du pessimisme ambiant sur le devenir de notre planète: mort des forêts, réchauffement climatique, émissions de CO₂ dont nous sommes coupables, et qui superposent leurs phobies aux descriptions de l'Apocalypse, les prenant pour des anticipations d'événements imminents.

Mais tout cela n'a rien à voir avec la vérité, avec la vérité scientifique s'entend. En fait, ce n'est pas cette vérité-là qui importe aux créationnistes; l'important, c'est la situation de l'homme aujourd'hui, et l'origine, ou plutôt le fondement, qu'il ne faut pas voir comme un événement survenu en un temps historique déterminé, mais comme une donnée révélatrice de la nature de l'homme. A ne pas confondre avec une constatation ou une preuve scientifique. C'est une vérité intérieure, profonde, permanente, vécue. C'est la condition de l'homme, dans son imperfection, sa dépendance, sa finitude, sa précarité, qui y sont affirmées. Et le sens de sa vie, voulue par un Créateur qui reste présent à sa création et lui assure un avenir. Ainsi s'exprime M. Daniel Arnold, théologien, professeur à l'Institut évangélique de St-Légier: «Ce Dieu est à la fois un Dieu de toute la Création, et un Dieu personnel; ainsi, la vie prend son sens; ce n'est pas la connaissance sur les origines qui prime, mais le sens de la vie. Je peux dire, personnellement, qu'il m'est impossible de penser une existence qui n'ait pas de sens, c'est un vertige qui

mène à la folie... De plus, ce qui me gêne dans les thèses évolutionnistes, ce sont les affirmations péremptoires; l'évolution générale des espèces présente des difficultés: les fameux "chaînon manquant" brillent toujours par leur absence; et leurs thèses ne laissent aucune place pour d'autres explications, l'explication créationniste par exemple. Qu'on ne nous reproche pas non plus d'être anti-modernistes: il ne s'agit pas d'être contre, de combattre des adversaires; ce que nous voulons, c'est porter un témoignage, c'est témoigner, pour tous, de l'existence d'un monde de vie, d'avenir, d'espérance; et nous voulons le faire sur un mode paisible, ouvert, dans un dialogue».

Otto Schäfer s'exprime à son tour sur le déterminisme inhérent au darwinisme: d'abord l'apparition de l'homme, avec son libre arbitre, impensable par un mécanisme soumis à la nécessité. Ensuite par l'expérience spirituelle que nous faisons d'un Dieu libre, un Dieu de la nouveauté, du renouvellement, un Dieu qui nous guide au travers des déserts de l'existence vers la Terre promise, un Dieu créateur, mais aussi distant du monde, qui apporte une dimension nouvelle à ce monde. Il faut cependant se garder d'une lecture littérale de la Bible, telle que la font certains créationnistes, comme d'une lecture littérale de la nature, ce qui est l'erreur de certains scientifiques. Est-on sûr, par exemple, que le moteur de l'évolution, dans les modifications cellulaires et génétiques, est un pur hasard? Darwin, et d'autres savants à l'heure actuelle, sont enclins à voir, à supposer, qu'il existe une tendance dans les êtres à suivre une certaine ligne d'évolution. Cela nous rapproche de la pensée de Teilhard de Chardin, qui a élaboré l'idée de la complexification progressive du vivant. Il est vrai que plus la biologie actuelle va dans l'infiniment petit, plus elle se rapproche de la chimie et des lois purement matérielles.

Dans un sens voisin, Otto Schäfer fait référence à la pensée d'Albert Schweitzer et son sentiment de la nouveauté de toute rencontre avec l'autre, un semblable, ou ne serait-ce qu'un arbre, un rocher; il y a là l'apparition d'une réalité qui n'est pas moi, qui est différente de moi, dont je ne connais pas tout, qui existe sans avoir besoin de preuve. La rencontre en elle-même donne du sens; le monde peut être absurde, dénué de signification, mais toute rencontre est un événement, et prend du sens en elle-même. L'espace d'une liberté et d'une contemplation est de nouveau possible.

Ces discussions durent depuis cent cinquante ans, et ne sont pas près de finir. C'est que des enjeux plus importants sont à l'arrière plan, un engagement de la pensée, voire de la vie; ce qui fait dire à un sage, sous forme de boutade: chacun choisit l'ancêtre qui lui convient, Dieu ou le singe.

GEORGES PERRIN

Une religion conquérante? (suite)

(Suite de la page 2) →

opérations guerrières du *jihad*. Leur territoire est devenu *dar al-islam*. De plus, les *dhimmis* doivent verser une capitation, la *jizya*, pour garder leur religion, et accepter au quotidien le statut d'opprimés, avec le lot d'humiliations que celui-ci suppose. Cette troisième relation, dont notre conférencière a étudié la tragique histoire dans ses ouvrages, porte le nom de «dhimmitude».

Se basant notamment sur ces lois du *jihad*, les études occidentales concluent que l'islam est une religion conquérante. Conclusion inacceptable, blasphématoire même, disent les intellectuels musulmans. Car pour eux, la terre constitue un *wakf*, un bien appartenant à Allah et promis à la communauté musulmane afin qu'elle y fasse régner l'ordre islamique révélé à son Prophète. Ainsi la guerre sainte qu'ont menée les armées islamiques et qu'elles pourront mener à

l'avenir est une guerre défensive, juste et légitime: une défense contre l'agression que représente l'existence même de l'infidélité. Il ne s'agit donc pas de conquêtes dans la perspective islamique, mais de réappropriation d'un bien antérieur détenu en toute illégalité par des non-musulmans. Réappropriation bénéfique pour les populations vaincues, puisque leurs défaites leur donnent la possibilité de se convertir.

L'islam est-il une religion conquérante? La réponse dépend donc du point de vue; les perspectives occidentale et islamique ne peuvent pas s'accorder à ce sujet. Bat Ye'or constate, et termine ici son exposé, que le point de vue islamique, qui considère la dhimmitude comme un régime d'une extrême tolérance, domine aujourd'hui les écoles et universités européennes, et se montre très intolérant à l'égard de ceux qui osent défendre la position opposée.

B. M.

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne

Orthographe: on nous écrit

L'éditorial de Olivier Delacrétaz dans notre édition N° 1758 du 13 mars a suscité la réaction suivante:

Ni vous ni moi ne serons les derniers à épiloguer sur les réformes du français, mais je tiens tout de même à réagir sur certains points de votre article. Nous sommes tout à fait d'accord pour dire que la maîtrise du français est inséparable du drill que certains pédagogues répugnent, et que ces mêmes pédagogues sont souvent bien éloignés de la réalité d'une classe. Mais pour le reste...

Si M. Chervel est un utopiste (et il le sait très bien), il est une phrase contre laquelle je m'insurge depuis que je découvre peu à peu l'Histoire du français (je vous cite): «La langue est extraordinairement stable». Nous sommes probablement contemporains puisque nous avons tous deux connu l'évolution de «clef/clé» et «grand'mère/grand-mère», mais la réforme du français est née bien avant nous. Heureusement, car nous en serions encore au stade de cette méthode d'apprentissage de 1669: «Il faut premièrement, que les enfans avant que d'estre mis à la lecture Française,

sçachent bien lire en Latin, car cette lecture est le fondement de la Française, puis qu'elle contient les mesmes caracteres & syllabes».

Les réformes existent depuis qu'existe le français. Pourquoi écrivons-nous: «Ils étaient» alors que sans la révolte de plusieurs écrivains, et notamment de Voltaire, on écrirait toujours «Ils étoient». Pourquoi écrire des amitiés et des bontés alors qu'on devrait toujours écrire des amitez et des bontez? Ayant fait un peu de grec, je suis très attaché à l'étymologie des mots. Mais comme vous, je suis arrivé à m'en passer sans le savoir, comme M. Jourdain avec ses vers. En effet, pourquoi écrivons-nous «asile, chimie, fantôme, trône, rythme etc» alors qu'il faudrait les écrire «asyle, chymie, phantôme, thrône, rythme, etc». Pour ce dernier mot, l'Académie française avait même jugé bon de faire un compromis (!) en ne gardant qu'une des lettres H tirée du grec. A l'inverse, nous écrivons «nénuphar» parce que des grecophiles ont voulu mettre PH là où il n'y avait qu'un F (nénufar). Mais les linguistes des autres pays latins n'ont

pas trop souffert de devoir écrire «cronaca/cronica, cilindro/cilindru ou farmacia/farmacie» en italien, espagnol, portugais et roumain.

Quant aux soi-disant puristes de la langue, ils devraient prendre conscience qu'ils ne défendent souvent que des impuretés de notre langue. Quelques exemples:

On parle d'un cordon ombilical, mais on dit de manière incorrecte un nombril à la place d'un ombril... faute que les puristes doivent bien défendre... mais avec quel argument? Même erreur pour les mots lierre qui devrait être l'ierre; la griotte qui devrait être l'agriotte, etc. Le puriste sauterait en l'air si au lieu de forcené j'écrivais forsené... Et pourtant c'est bien ce dernier (fors sensus=hors de sens) qui devrait prévaloir. On a tous appris la liste des adverbes comme «assidument/goulument» Certains ont un accent et d'autres pas. La réforme du français de 1990 propose de supprimer ces accents. Les puristes en sont certainement scandalisés, ignorant sans doute que bien des U ont perdu leur accent depuis longtemps (soûtenir est devenu soutenir).

Pourquoi faire souffrir les élèves avec des exceptions qui n'ont aucune logique: pensons au mot événement que les dictionnaires commencent enfin à écrire événement. Quant aux fameux sept noms en ou/oux, personne n'a pu expliquer et justifier ces exceptions.

Tant d'orthographe injustifiées pourraient remplir votre journal, mais il est temps de conclure.

La grande difficulté des réformes est d'abord de convaincre, mais c'est aussi le passage d'une orthographe à l'autre. Si l'Allemagne a su l'imposer, les pays francophones le font plus difficilement, et la France en particulier. Acquis à 100% à la réforme de 1990, j'avoue ne l'appliquer qu'à 80%. Mais une chose est sûre, et j'espère qu'elle le sera pour beaucoup de vos lecteurs: une langue n'est pas immuable. Ne soyons pas comme ce grammairien puriste du 17^e siècle qui déclarait: «Nous désirons suivre l'ancienne orthographe qui distingue les gens de lettres d'avec les ignorants et les simples femmes».

ALBIN BERRUX

Revue de presse

Tamedia avale Edipresse: un grand malheur?

De nombreux commentateurs ont gémi face à cette absorption qui porterait, selon eux, un coup fatal à la diversité journalistique en Suisse romande. Dans *Le Jura Libre* du 12 mars, M. Alain Charpillot fait au contraire les remarques suivantes:

[...] Marquée par l'osmose entre radio, télévision et journaux, la profession s'est constituée en «milieu», en corporation, avec ses idées, ses intérêts, ses désirs, ses objectifs politiques et un conformisme renforcé par la cooptation. L'accord est quasi total sur presque tout [...]

Preuves à l'appui, l'auteur cite au hasard un certain nombre de thèmes chers à la gent journalistique:

[...] Le réchauffement climatique imputé à l'activité humaine – la fumée passive – l'inégalité de salaires entre hommes et femmes – les bienfaits du multiculturalisme – les avantages de la centralisation en Suisse – la biodiversité – le commerce équitable – les dangers du nucléaire – l'énergie éolienne – les OGM – la régulation des marchés financiers – le Tibet – le pape – Barack Obama – les programmes de relance économique – les «sans-papiers» – la dette du tiers-monde – Che Guevara – Christoph Blocher [...] Sur tous ces sujets, la presse écrite, la télévision et la radio suisses expriment à 99% des opinions identiques. Il n'est pas démontré qu'elles aient tort a priori, mais les avis divergents sont écartés ou tournés en bourrique. Alors quand Edipresse est absorbé par Tamedia, on se demande quelle «diversité» en pâtira. Ils disaient tous la même chose. Ils continueraient [...]

L'absorption d'Edipresse sera probablement plus fâcheuse pour les finances vaudoises que pour une diversité quasi inexistante.

E. J.

Haro sur le baudet!

En ces temps difficiles pour les banques et la diplomatie helvétiques, quelques trop rares journalistes refusent de se couvrir la tête de cendres, au contraire de la grande majorité de leurs

confrères. Voici les commentaires de deux d'entre eux.

Pour Marie-Hélène Miauton (*Le Temps* du 20 mars): «Notre secret bancaire vacille. Tout prouve que les autres pays, ceux-là mêmes qui nous critiquent tant, font chez eux ce qu'ils veulent empêcher chez nous [...].»

Dans cette affaire, les critiques pleuvent désormais sur nos Conseillers fédéraux. Pour les uns, ils ont cédé aux pressions inadmissibles de l'étranger; pour les autres, ils ont trop attendu et failli nous mettre au ban de la société internationale.

[...] Nous sommes nuls et il est grand temps de faire enfin comme les autres, de nous fondre dans le moule, d'arrêter de jouer tout seul dans notre caisse à sable. Ce besoin irrésistible d'assimilation traduit un manque de caractère, voire un complexe d'infériorité. Les gens sûrs d'eux assument leurs différences, les revendiquent même, et c'est ainsi qu'ils s'en sortent.

Actuellement, la Suisse est donc prise entre le marteau des détracteurs de l'intérieur et l'enclume des assaillants de l'extérieur, trop heureux de détruire notre place financière. Si les seconds ont l'excuse de défendre leur beefsteak, comment qualifier l'attitude de nos compatriotes?

[...] L'herbe, contrairement à ce qu'on veut nous faire croire, n'est pas plus verte chez nos voisins!»

Philippe Barraud est encore plus acerbe (*Commentaires.com* du 17 mars): «Prague, août 1968, vous vous souvenez? C'était l'histoire d'un petit pays qui croyait pouvoir vivre sa vie selon ses propres règles. Il fut proprement écrasé par la coalition connue sous le nom de Pacte de Varsovie.

Pourquoi ce rappel? Parce que les événements récents, en matière de secret bancaire, nous y invitent tout naturellement. Oh! Certes, il n'y a pas de chars T-55 sur la Bahnhofstrasse, mais l'ambiance est assez proche, et les mauvaises habitudes des grandes puissances, toujours les mêmes: pressions, chantage, menaces, agents d'influence et idiots utiles... tout est bon pour casser la résistance de ceux qui ne veulent pas danser sur la musique de Bruxelles.

C'est extraordinairement inquiétant, car cela montre que l'UE peut obtenir tout ce qu'elle veut en un temps record, sans aucune considération pour la souveraineté des Etats tiers. A qui le tour, et sur quel sujet cette fois?

La Suisse a donc plié, comme les autres, et on ne sait même pas s'il faut critiquer le Conseil fédéral, tant la marge de manœuvre était étroite, tant l'esprit de résistance est annihilé dans ce pays [...]

Dans cette affaire, la Suisse joue moins rien que sa prospérité.

Certains s'en réjouissent ouvertement, antipatriotes adeptes de la politique du pire, dans l'espoir qu'une Suisse éreintée et à genoux finira enfin par quémander son adhésion à l'Union européenne, honteuse, repentante, et disant merci pour la punition. Cette Suisse-là n'est pas la nôtre.»

Les pires, dans cette guerre, c'est tous ces collabos, politiciens et gens des médias principalement, qui, si le pays finit par s'en bien sortir, sauront rejoindre à temps les rangs des résistants.

Ph. R.

Le Coin du Ronchon

OK sur glace

Lausanne a failli être le théâtre d'une catastrophe épouvantable. Le scoop nous est révélé par 24 heures, sous le titre «Sueurs froides dans la foule massée autour du Crashed Ice».

Le *Crashed Ice*, c'est l'espèce de gigantesque toboggan monté sur échafaudages qui a enlaidi durant plusieurs jours la place du Château, celle de la Riponne et les flancs de la colline de la Cité, transformant le quartier – de l'aveu même des collaborateurs du Château cantonal – en un vaste capharnaüm. Mais tout cet absurde encombrement venu une fois de plus entraver la liberté de mouvement des automobilistes et des piétons n'a pas choqué les enquêteurs de notre Julie locale. Non, ce qui les a déçus, c'est l'absence de drame. Tout a été OK sur glace. Pas le moindre petit accident, pas de victimes, rien qui puisse faire une une unique et sensationnelle.

Alors le journaliste qui vient de manquer son drame se console dans la fiction. Distillant le doute et l'inquiétude, il imagine ce qui aurait pu se passer si... Et là, le constat est sans appel: le service d'ordre des organisateurs était insuffisant (cinquante personnes), il y avait trop peu de policiers (cinquante aussi) et des spectateurs se sont sentis coincés par la foule. *Il aurait pu se passer quelque chose!* Tout l'article est construit ainsi sur des récits de familles angoissées et des interrogatoires d'autorités imprévoyantes. Autant de fantasmes hysté-

riques repris et résumés dans l'éditorial: «Des enfants qui pleurent, des mères au bord des larmes qui se débattent au milieu d'une foule énervée, paniquée. Sans parler des gamins entassés en équilibre précaire sur des murets à dix mètres de haut. [...] Il s'en est fallu de peu pour que la fête ne vire au drame.»

Vous imaginez-vous le carnage que ç'aurait été si des soucoupes remplies de martiens assoiffés de sang et de glace fondue s'étaient posées au milieu de la foule? Les organisateurs n'avaient pas prévu un tel cas. Ils auraient été débordés. On en frémit!

Bref, comme d'habitude, le scribouillard invente n'importe quoi pour exciter l'émotion de la foule, puis se félicite d'être un vrai pro à l'éthique impeccable. Pourtant, pour une fois, et pour notre plus grand plaisir, il s'est fait proprement mettre en boîte par les commentaires des lecteurs publiés sur le site internet du journal, qui disaient en gros tous la même chose: la manifestation s'est bien passée, les parents qui se plongent dans la foule doivent prendre leurs responsabilités, et zut aux journalistes qui ne peuvent pas s'empêcher d'inventer des âneries et de chercher des coupables!

Ce à quoi nous ajoutons: notre grand quotidien ne devrait-il pas licencier ses collaborateurs et ne publier dorénavant que les commentaires de ses lecteurs?

LE RONCHON